

15 JUIN 1944

L'EXECUTION

DU

BOIS DE « LACHAT »

Patrick MASSIASSE

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

L'histoire d'un village très ancien comme le nôtre (plus de 2000 ans) s'est écrite au gré d'évènements, fastes ou douloureux, voire même simplement administratifs, dont l'importance a permis d'en sceller, dans la pierre, le papier ou les mémoires, une trace encore lisible de nos jours.

L'épisode traité dans ce recueil, quoique assez récent, n'a jamais été relaté dans le détail, du moins dans un même récit. Aussi, avant que cette mémoire ne se restreigne à quelques coupures de presse, il m'a semblé important de transcrire ici le témoignage des derniers témoins directs de cette triste affaire.

Hormis leur valeur documentaire, ces souvenirs douloureux que portent toujours quelques « Anciens » dans leur cœur nous rappellent, en ces temps de « réalité virtuelle », télévisuelle ou cinématographique dans lesquels nous vivons, qu'il en a existé et en existe toujours une autre, bien plus terrible parce que réelle, celle qui frappe sans prévenir au sein de la famille, du village ou du quartier, celle qui forge les consciences dans le malheur et la solidarité, celle qui, face à la barbarie, fait jaillir l'humanité et devrait nous inciter, lorsque le soleil se lève à nouveau, à tenter de bâtir un monde meilleur, ne serait-ce que dans les limites d'un univers villageois...

Pour toutes ces leçons de vie dont ils ont été témoins, je souhaite à tous les « Anciens » de Pérignat, que nous avons le bonheur de compter parmi nous, de partager de longues années encore le patrimoine de leur savoir issu de leur vécu.

En ce qui concerne le récit qui va suivre, vous remarquerez peut-être quelques contradictions dans les diverses déclarations. Celles-ci sont inévitables dans la mesure où les faits relatés l'ont été plusieurs années après être survenus, et que chaque épisode, d'une extrême gravité, a été vécu par chacun dans un état d'anxiété maximum, en quelques heures, voire quelques minutes.

Cette histoire n'en demeure pas moins bien réelle et nous prouve à nouveau, si tant est que cela fût encore nécessaire, que l'être humain, ici comme ailleurs, s'est montré capable du meilleur comme du pire.



CHAPITRE 1

Le 13 juin 1944, une unité de chasseurs parachutistes et une section anti-aérienne allemandes, envoyées trois jours plus tôt de Lyon pour dégager et ramener la compagnie anti-aérienne qui gardait le barrage hydroélectrique de Marèges, sur la haute Dordogne, traversent à nouveau, au retour, le Puy-de-Dôme.

Près de Bort-les-Orgues elles capturent deux maquisards. Nous ignorons tout de cette interception et de l'identité des personnes arrêtées.

Poursuivant leur chemin avec leurs deux prisonniers, elles se trouvent bientôt non loin de Saint-Pardoux, près de La Tour d'Auvergne...

Ce même 13 juin, Max Cyprien, membre d'un groupe de résistants organisé à la Banque de France en 1943, est à bord d'un camion en compagnie de dix-sept camarades. Ils sont en route pour un maquis de la région de Pontaurmur :

« A La Tour d'Auvergne, nous nous sommes renseignés sur le passage des troupes allemandes.

Les gens nous ont dit que la colonne allemande, forte de quarante-cinq camions, venait de passer, donc la voie nous semblait libre ; malheureusement, la chance n'était pas avec nous, trois camions étaient tombés en panne et étaient en retard.

Ils nous sont tombés dessus alors que nous ramassions du bois pour notre gazogène, à 4,5 kilomètres de la route de Méjanesse ».

Au cours de la fuite à travers champs et bois trois résistants sont abattus : le chauffeur du camion Camille Démoulin du Montel-de-Gelat, Henry Sergère et Noël Gibretto, de la Banque de France. Six autres sont arrêtés : Roger Maerte, Pacifique Rovali, Maurice Gorse, Marius et Léon Delesalle et Max Cyprien. Les autres réussissent à prendre la fuite.

Les troupes allemandes, entièrement mobilisées depuis les jours précédents (assaut contre le Mont Mouchet des 10-12 juin 1944) dans le démantèlement des grands rassemblements de la Margeride, font la chasse aux maquisards qui ont réussi à fuir les zones de combat et s'éparpillent en tous sens pour rejoindre, soit leur domicile, soit de nouveaux maquis. Dans toute la France du sud la recherche des résistants est une priorité.

Les militaires allemands ayant capturé Max Cyprien et ses camarades, veulent tout d'abord les fusiller sur place :

« Ils nous ont mis dans un fossé et installé un fusil mitrailleur de l'autre côté de la route. Alors, on s'est – presque sans espoir – rebiffés.

On a, en particulier, demandé à voir le Commandant. On ne sait si c'est cette référence à l'autorité qui les a décidés, toujours est-il qu'ils nous ont fait monter dans les camions, et nous ont attachés deux par deux, les mains derrière le dos ».

Après trois heures de route et des arrêts fréquents dus à des pannes, le convoi arrive au Mont-Dore. Les Allemands décident d'y faire réparer leurs véhicules et d'y manger.

Ils s'adressent à l'hôtel tenu par M. Constantin.

« Ils ont demandé qu'on leur fasse à manger. M. Constantin leur a répondu : « A condition que les prisonniers mangent ! ». « Pas la peine », a dit un soldat qui était près de moi, « on les fusillera demain matin ! ». Mais l'hôtelier, avec un courage remarquable, leur a répondu : « J'ai fait la guerre de 14-18 et je n'ai jamais vu des Allemands se conduire de la sorte. Il faut qu'ils mangent ! » ».

L'hôtelier obtient gain de cause, et les prisonniers peuvent passer la nuit dans une pièce de l'établissement, après avoir reçu un sandwich chacun et deux cigarettes.

Le lendemain 14 juin, ils sont conduits dans les locaux du 92^e Régiment d'Infanterie à Clermont-Ferrand devenu prison allemande, où ils arrivent vers 10 heures 30. On les enferme en cellule, trois par trois, après leur avoir enlevé montres, ceintures et lacets.

A partir de cet instant, les militaires allemands devant rejoindre leur garnison de Lyon, les détenus se retrouvent entre les mains du S.D. de Clermont, le « Sicherheitsdienst » ou service de sécurité allemand, souvent confondu avec la « Gestapo », la police secrète allemande.

A la tête du S.D. compétent pour tout le Massif Central se trouve l'Hauptsturmführer (Capitaine) S.S. Hugo Geissler, installé à Vichy dès décembre 1940.

Celui-ci a créé une antenne de ce service à Clermont-Ferrand, l'« Aussenstelle », d'abord dirigée par Torack, puis, en avril 1944, par le Lieutenant S.S. Eckardt avec les agents Gothry, Hükc, Bisenius, Schötler, Horter, Kampf, Behrens, Weismuller, Diedenbrock, Rauch, Blümel, Mlle Bischoff.

Alors que, courant 1943, les activités résistantes se multipliaient et gagnaient en efficacité, Geissler a estimé cet effectif insuffisant, et installé à Clermont, le 12 octobre 1943, une seconde équipe spéciale (Sonderkommando)

dirigée par Blumenkamp et formée de Bühler, Staage, Grünewald, Kaltseiss, Roth (cousin strasbourgeois de Geissler), Peglow, Ursula Brandt.

Le Lieutenant Eckardt dirige les deux équipes.

A ce Sonderkommando se sont agrégés les français Mathieu, les frères Vernières, Bresson, Sautarel, et bien d'autres...

Ces personnages méritent d'être nommés car parmi eux se trouvent très certainement tous les auteurs de ce qui va suivre.

Mais revenons aux prisonniers...

Max Cyprien et ses compagnons sont en cellule au 92^e Régiment d'Infanterie. Nous sommes toujours le 14 juin 1944.

« Au bout d'un moment, la porte s'est ouverte toute grande sur un Allemand en civil, c'était le célèbre Kaltseiss, qui torturait les partisans avec Roth, dans la trop célèbre villa, au 2bis de l'avenue de Royat, à Chamalières. Deux sentinelles en armes gardaient la porte.

Il m'a regardé dans les yeux sans rien dire, s'est approché brusquement et s'est mis à me frapper à coups de poings et de nerf de bœuf. J'ai évité les premiers coups, mais je ne pouvais me défendre plus. Un soldat est venu l'aider.

Ce fut ensuite au tour de mes compagnons de misère. Lorsque les Allemands partirent, j'avais les dents de devant cassées, Rovali avait les doigts de pieds écrasés par les bottes, Roger Maerte la figure en sang. Tout notre corps était zébré de coups de nerf de bœuf et de matraque...

Et toutes les vingt minutes, ils revenaient et recommençaient. La douleur, pour nous, n'avait plus de sens, tellement nous étions brisés, nous ne sentions presque plus les coups ».

Les Allemands ne disent mot, ne posent aucune question, ce qui achève de démoraliser les prisonniers.

Vers 17 heures, la porte s'ouvre à nouveau, pour laisser entrer un nouveau prisonnier. Ils pensent d'abord qu'il s'agit d'un mouchard, car on lui a laissé ses papiers et un crayon, avec lequel il écrit sur la porte et les murs : « Roger, de La Combelle, équipe 9, on sortira d'ici ». Il leur dit avoir été arrêté près de Ceyrat.

« Ils sont revenus le chercher une heure après et le lendemain il était du voyage... »

Dans la cellule, personne ne parle, chacun est saoulé de coups, harassé, épuisé physiquement et moralement. Dans la nuit, Roger Maerte passe un pull à Max Cyprien qui n'a qu'un maillot de peau sur le dos. Pacifique Rovali, blotti dans un coin, se tient la tête à deux mains et répète inlassablement : « On sera fusillés demain, on sera fusillés demain... »

Le lendemain matin, le 15 juin, il n'y a pas de passage à tabac. A 10 heures, la porte de la cellule s'ouvre sur trois Allemands en civil, mitraillette au poing. Des gradés discutent devant la porte.

« L'un d'eux qui parlait français, le sinistre Roth, a appelé un de nos camarades, lui a fait retourner ses poches de pantalon à l'envers, lui a demandé de faire voir ses mains et l'a confié à un soldat qui l'a emmené. »

J'avais une bague avec une pièce dorée de 40 sous ; ils ont sans doute cru que c'était de l'or, car Kalsteiss m'a demandé de la quitter. J'ai essayé de l'enlever, mais en vain. Alors, irrité, il m'a conseillé sèchement de mouiller mon doigt. Je la lui ai donnée et il m'a dit avec un horrible accent : « Merci Mossier ». J'avais une furieuse envie de lui dire : « c'est rien, c'est 40 sous », mais le temps n'était pas à la plaisanterie ».

CHAPITRE 2

« Nous sommes montés dans un camion où nous avons retrouvé quatre autres camarades ; nous étions tous de la couleur du cirage noir tellement nous avons été matraqués.

Un Allemand avait gravé sur sa crosse un nom : Raveau. Il ne cessait de répéter, en nous la montrant : « Raveau, terroriste, Raveau kaputt, vous kaputt ! ».

Nous n'avions ni l'envie ni la possibilité de nous enfuir, tant la surveillance était étroite et notre faiblesse grande. Nous n'échangions que des regards ou des grimaces très explicites : c'était foutu !..

Le camion s'est mis en route, un homme au volant, deux autres, mitrailleuse au poing, nous gardaient.

Nous sommes passés par Aulnat, Lempdes. A Dallet, le camion et la traction ont dû faire demi-tour dans une rue trop étroite.

A la sortie de Mezel, la dernière borne que j'ai vue était : « Billom 10 km – Chauriat 4 km ».

Le camion a continué sa route et nous nous sommes retrouvés en pleine nature, sur des chemins de campagne ».

Le convoi approche de Pérignat. Sur la butte de la « Garde », à l'est du village, un jeune homme et son père travaillent aux champs.

Gilbert Fouillit a alors 20 ans. De retour depuis seulement quinze jours après un long périple consécutif à son évasion d'un Chantier de Jeunesse du sud de la France, il raconte :

« En fin de matinée, vers 10 – 11 heures, mon attention a été attirée par l'arrivée de deux véhicules sur la route en contrebas de la colline de la « Garde ».

A l'époque il ne passait pas grand monde par ici, et compte-tenu de ma situation j'étais très attentif.

Ils venaient de la direction de Billom. La voiture, une Traction, précédait le camion. De loin je n'ai pas distingué s'il s'agissait d'Allemands.

Ils ont tourné à leur gauche et se sont engagés sur le chemin qui mène à Saint-Georges. Après je les ai perdus de vue ».



—————> *Trajet des véhicules de Clermont-Fd à Pérignat-es-Allier.*

Le chemin de Saint-Georges longe un petit bois au lieu-dit « Lachat ». Cet endroit, désert à cette époque, forme une cuvette distante alors de plusieurs centaines de mètres des premières habitations.

Au même moment, deux paysans sur leur char tiré par un cheval sortent du village de Pérignat : Stéphane Seguin et son fils Guy vont ramasser du foin. Ce dernier, âgé de 21 ans, est également en position délicate par rapport à l'occupant en raison de sa situation de réfractaire au Service du travail obligatoire (S.T.O.).

Il se souvient :

« Mon père était assis sur le devant du char, quant à moi je tenais les guides. Nous étions sur la route lorsque une voiture et un camion sont arrivés en face de nous et ont tourné en direction de Saint-Georges. Quelques mètres après ils se sont arrêtés.

Cela nous a étonnés car la circulation des véhicules venait d'être interdite pour quelques jours.

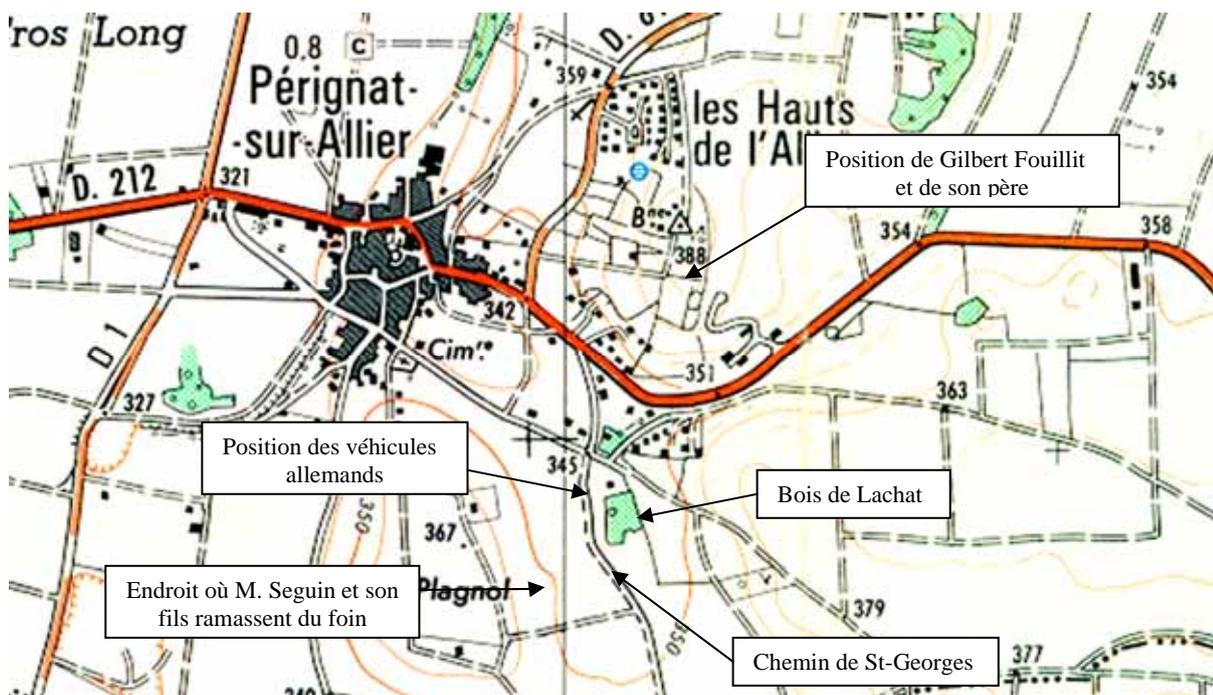
Cependant, comme nous devons passer par là pour rejoindre notre champ, nous avons continué notre chemin, et sommes passés à leur hauteur.

Presque tout de suite après, les véhicules ont redémarrés et nous ont doublés pour aller se garer un peu plus loin.

Nous avons aperçu des têtes qui dépassaient de la ridelle arrière du camion. Nous nous sommes dits : « Ce sont des résistants qui vont s'entraîner au tir ».

Quelques instants plus tard nous les avons rejoints ; ils étaient arrêtés sur le côté gauche, au niveau du bois de « Lachat ».

Nous sommes passés à droite des véhicules ; de l'autre côté, dans le champ, un groupe était assis dans l'herbe au bord du ruisseau. Sur le moment nous n'avons pas fait très attention, mais j'ai eu le temps de voir que ces hommes étaient menottés.



Plan des lieux.

A l'intérieur du camion, Max Cyprien pense ne pas avoir été vu, il observe :

« A un moment, nous avons doublé un paysan qui conduisait son char vide. Il ne nous a pas vu dans le camion car celui-ci était bâché et fermé.

Cent mètres plus loin, le camion s'est arrêté à l'orée d'un petit bois.

Roth et Kaltseiss sont venus nous faire descendre mais, voyant arriver le paysan, ils l'ont laissé passer en lui disant « Bonjour Monsieur ! ». Il leur a répondu puis s'est éloigné, a tourné tout près, à environ 100 mètres, et a commencé à ramasser du foin.

Alors ils nous ont fait descendre ».



Robert Roth

CHAPITRE 3

« Une fois descendus du camion, ils nous ont encadrés. Ils étaient six : cinq en civil et un en uniforme.

Roth semblait ennuyé, il cherchait le paysan du regard. Puis ils nous ont conduits à l'orée du petit bois.

Sur le chemin, les camarades ont demandé à Roth pourquoi ils allaient nous fusiller. Il a répondu : « Fermez vos gueules ! »

Les trente derniers mètres furent terribles, les jambes lourdes comme si on y avait attaché une cuisinière, le vide au cœur. C'était affreux...

Pourtant, c'est impensable, mais quelque chose me disait que je n'allais pas mourir là. Enchaîné à Léon Delesalle, je lui ai pourtant dit : « Retourne-toi, regarde le soleil ; dans deux minutes nous ne le reverrons plus !... »

Arrivés vers les arbres, ils nous ont fait asseoir par terre. Un allemand nous a enlevé les menottes pendant que les autres nous tenaient en respect avec leurs mitraillettes.

Roth nous a alors donné l'ordre de nous mettre debout mais, apercevant au loin le paysan qui chargeait son char de foin, il nous a fait allonger à terre. J'ai aperçu à ce moment-là les deux frères Delesalle qui s'embrassaient.

En cet instant, j'ai revu toute ma vie comme un film accéléré : la maternelle, mon tablier à carreaux rouge et blanc de l'école Michelin, mon enterrement, un drapeau tricolore sur le cercueil...

Les mitraillettes sont alors entrées en action.

Deux balles m'ont atteint : l'une au mollet, l'autre à la cuisse. J'ai poussé un cri, levé un peu la tête et suis retombé face contre terre, la tête sur mon bras gauche et la main droite légèrement en l'air.

Les quatre mitraillettes et les deux revolvers nous tiraient dessus d'une distance de trois mètres. Après avoir vidé les premiers chargeurs, ils ont rechargé leurs armes et tiré à nouveau, car certains de mes camarades gémissaient encore.

J'ai senti plusieurs balles me frôler la tête et le corps ; des projections de terre me tombaient sur la figure.

Et puis ils se sont arrêtés après avoir tiré plus de 230 balles ».

Dans le champ, les faneurs se sont brusquement immobilisés :

« Nous avons entendu claquer plusieurs rafales de mitraillettes.

Au début de la fusillade, nous avons entendu crier et nous avons compris qu'il s'agissait d'une exécution.

Nous avons alors vu les allemands tirer sur des hommes qu'ils avaient fait allonger sur le sol ».

Les coups de feu sont entendus alentour : par Gilbert Fouillit à la « Garde », par un autre paysan qui laboure aux « Thiollières », et certainement par d'autres encore.

A la lisière du bois de « Lachat » le drame continue :

« Un silence de mort planait au-dessus de nous. Je sentais une vive douleur à la jambe mais ne bougeais pas.

Je les ai entendus courir vers les véhicules.

Et tout-à-coup, à droite, un coup de feu a claqué, puis un autre. J'ai pensé au coup de grâce et j'ai compté les détonations. Ma peur grandissait, celui qui était resté pour nous achever venait vers moi.

J'ai compté huit coups et me suis dit « Maintenant c'est ton tour! » J'essayais vainement de m'évanouir, car je ne voulais pas sentir le canon sur ma tempe, mais je ne pus y parvenir.

Le miracle s'est alors produit : il m'a enjambé, est passé à côté de moi, et a donné le coup de grâce à Pacifique couché à ma gauche. La douille éjectée du revolver m'est tombée sur la main droite. Je l'ai laissée glisser le long de mon bras sans faire le moindre mouvement.

Et puis, pendant une éternité, j'ai attendu, une peur effroyable au ventre, ne respirant toujours pas. C'est fou ce que l'on peut retenir longtemps sa respiration lorsque sa vie en dépend !

J'ai entendu tout-à-coup tourner le moteur du camion. Sachant qu'il devait manœuvrer pour faire demi-tour, je n'ai pas bougé. Je craignais qu'un allemand soit resté près de nous pour voir si nous étions vraiment morts.

Puis le camion a démarré vivement ».

Au loin, Guy Seguin et son père observent la scène :

« Nous avons vu les Allemands partir vers leur camion.

Celui qui était resté a sans doute hésité et perdu du temps pour changer de chargeur ; il ne contenait que neuf balles et il y avait dix fusillés. D'autant que des maquisards, attirés par le bruit, pouvaient venir. C'est sans doute ce qui a sauvé Monsieur Cyprien.

Ils ont alors fait faire demi-tour au camion et à la Traction ; et lorsque le dernier eut tiré avec son revolver, il a sauté dans la voiture et ils ont rapidement quitté les lieux ».

Le tout n'a duré que quelques minutes. Toujours allongé au milieu des corps de ses camarades Max Cyprien émerge peu à peu du cauchemar :

« J'étais vivant !...

Lorsque j'ai été sûr qu'ils étaient partis, j'ai levé la tête petit à petit et j'ai regardé autour de moi. C'était un affreux carnage : mes camarades étaient couverts de sang.

Il y avait un rayon de soleil sur la tempe de Marius, et un trou d'où le sang sortait. Il s'était couché sur son frère par le protéger ; j'ai touché Léon Delesalle... pas de réponse.

Quand j'ai pu m'asseoir dans l'herbe, j'ai appelé mes camarades, mais aucun d'eux n'a répondu.

J'ai alors regardé ma blessure au mollet, elle ne m'a pas semblé trop grave. J'ai passé ma main sur ma cuisse et je l'ai retirée pleine de sang ».



Max Cyprien et Guy Seguin

CHAPITRE 4

« J'ai alors appelé le paysan qui chargeait son char de foin en lui faisant de grands signes. Il est venu vers moi.

Je lui ai dit « Regardez ! Les Allemands viennent de nous fusiller... »

Il a appelé son père, ils m'ont mis sur le char et m'ont emmené dans leur grange ».

Guy Seguin relate l'évacuation du blessé :

« Lorsque je l'ai vu il s'était levé et nous faisait signe. Il était planté au milieu des autres et faisait de grands gestes. J'ai alors sauté du foin – on en avait chargé cinq ou six tas – et je suis descendu en courant.

Lorsque je suis arrivé vers lui, il m'a dit « Regarde ce qu'ils ont fait ! Regarde ce qu'ils ont fait à mes copains ! » J'ai bien compris, ce n'était vraiment pas beau à voir.

Après, quand j'ai vu qu'il était blessé, j'ai appelé mon père qui tenait toujours le cheval apeuré par la fusillade – c'était un cheval très fougueux. Il est alors descendu avec le char.

Lui, je l'ai pris par le bras car il n'avait pas beaucoup de mal ; il avait le gras de la fesse épointé et une autre balle était passée entre la peau et l'os près du mollet.

Il est venu avec moi sur le chemin et on l'a chargé sur le foin. Nous n'avons pas pensé à le couvrir pour le dissimuler, on l'a laissé comme ça et on est descendu dans le pays.

Il était 11 heures – 11 heures et demi. Nous avons traversé ainsi tout le village. Lui, sur le foin, disait à tous ceux qui approchaient : « Ils les ont tués. Je leur ai parlé, mais ils n'ont pas répondu ! » ; il criait : « Ces salauds, ils ont tué tous mes copains !... » Il gueulait sans arrêt en traversant le pays.

Nous l'avons emmené dans notre grange, en face de l'auberge. Nous nous étions dits qu'il ne fallait pas l'amener à la maison, alors nous l'avons installé

au fond de la grange. Mais tout le monde venait, tout le pays était devant la porte. Les gens avaient entendu... »

Effectivement, plusieurs personnes ont entendu : certains le bruit de la fusillade, d'autres les cris de Max Cyprien durant le trajet jusqu'à la grange. Le bouche à oreille aidant, une grande partie du village est bientôt au courant.

Une fois le rescapé mis à l'abri, il faut s'occuper de ses blessures. Guy Seguin raconte :

« Une fois arrivé chez nous, j'ai pris mon vélo et je suis parti à Cournon chercher le docteur. C'était Langlade, il était tout jeune docteur à cette époque.

Je suis donc allé le chercher ; je me souviens qu'il était absent, mais son épouse était là. Elle est sortie à la fenêtre et m'a demandé ce qu'il se passait. Pour ne pas éveiller l'attention je lui ai dit « On a un ouvrier qui s'est coupé avec une faux et ça saigne, il a une belle balafre ; si le docteur pouvait venir rapidement, s'il pouvait descendre !.. » Elle m'a répondu « Il n'est pas là mais je l'envoie tout de suite, sitôt qu'il rentre je l'envoie ! »

Alors je suis redescendu. Il m'a rattrapé en route, est passé et a filé. Quand je suis arrivé, il était en train de soigner le blessé ».

Pendant ce temps certains habitants se rendent sur le lieu de l'exécution et découvrent les victimes. Parmi eux, deux jeunes gens d'une vingtaine d'années, Jean Astruc et un de ses amis, s'approchent des corps et s'aperçoivent avec stupeur que l'un d'eux bouge légèrement : un second rescapé lutte contre la mort...

Ils courent alors chercher un bayard – planche à barreaux sur laquelle on attachait les porcs à tuer – et s'en servant de civière, transportent le blessé dans la grange du second sauveteur, Roger Bordel.

De nouveau averti, le docteur Langlade ne peut que constater son impuissance devant l'extrême gravité des blessures. L'homme est perdu, il a une balle dans la tête. Il meurt en effet peu de temps après, et les deux jeunes gens ramènent son corps près de ceux de ses camarades.

De son côté, Max Cyprien, après avoir été soigné, est réconforté. Il se souvient : *« La bouteille de limonade pleine de gnole, je l'ai prise au goulot ; et le gras du jambon – que je n'aimais pas – avait sacrément bon goût ! »*

Mais le blessé pose un énorme problème. En effet, si les Allemands apprennent son existence et l'assistance dont il a bénéficié, les représailles seront terribles : habitants arrêtés, village brûlé, ainsi que cela s'était produit en d'autres lieux.

Aussi la famille Seguin doit-elle trouver rapidement une solution :

« L'après-midi, mon père lui a dit : « Qu'est-ce qu'on va faire de toi ? Il faudrait bien essayer de t'emmener ailleurs parce que si les Allemands rappliquent... »

Alors il lui a donné l'adresse d'un marchand de charbon d'Aubière. Il a dit : « Allez le trouver et il viendra me chercher ! » Mon père y est allé, mais la personne lui a répondu : « Je ne le connais pas, je ne sais pas qui c'est et je ne veux pas le savoir ». Mon père était bien ennuyé...

Pour passer la nuit, nous lui avons descendu un matelas et il a couché entre le foin et la paille. On l'a gardé jusqu'au lendemain.

Dans l'intervalle, mon père a discuté avec un voisin qui connaissait les résistants des environs. Celui-ci lui a dit : « On va l'envoyer là-bas et ils le camoufleront ».

A la grange, c'était la procession, tout le monde voulait voir le miraculé ».

Pendant ce temps, les neuf corps sont chargés sur un char et transportés au cimetière. Ils y resteront jusqu'au lendemain étendus à terre, couverts d'une bâche, le temps de creuser une fosse et pour Régis Romeuf, le menuisier, de faire les cercueils .

Le 16 juin 1944, après avoir donné les noms des camarades qu'il connaissait, Max Cyprien quitte le village :

« Dans la journée on lui a fabriqué deux béquilles et nous l'avons fait partir par le chemin de la « Boule ». Des personnes sont venues le chercher avec une voiture et l'ont amené à Mezel. Après, ils l'ont caché.

Ce jour-là ou celui d'après, le docteur Langlade est revenu voir s'il était encore là pour le soigner à nouveau. Nous lui avons dit qu'il était parti et il n'a pas insisté ».



Monument commémoratif



Tombe des deux inconnus

CHAPITRE 5

Ce même 16 juin 1944, le Maire Pierre Vallet assisté de Stéphane Seguin établit les actes de décès et le signalement précis des victimes. Tenant compte du blessé qui a succombé dans l'après-midi, il les déclare tous décédés à 16 heures.

De plus, tous font l'objet de la mention « inconnu » pour préserver leurs proches ; la guerre n'est pas terminée...

En effet, suite aux déclarations de Max Cyprien, les familles Gorse et Delesalle ont d'ores et déjà pu être alertées et reconnaissent trois des leurs avant l'inhumation.

Plusieurs femmes du village, Mesdames Borel, Lacroix, Mérieux et Schuller, se portent volontaires pour la terrible besogne consistant à faire la toilette des corps ensanglantés.

Ceux-ci sont ensuite ensevelis, cercueils côte à côte, le long du mur nord, dans l'extension du vieux cimetière qui vient alors d'être achevée.

Par la suite, quatre nouvelles victimes seront à leur tour identifiées après exhumation.

Gilbert Fouillit se souvient notamment de la visite de la Croix Rouge, vers le mois de septembre 1944 :

« Le Maire a demandé qu'on exhume deux des corps. C'est Roger Bordel et moi qui nous en sommes chargés. Ce n'était pas beau à voir. La Croix Rouge les a changés de cercueil et les a emmenés ».

Les jeunes gens exécutés au bois de « Lachat » le 15 juin 1944 et identifiés étaient :

- DELESALLE Léon – 25 ans
- DELESALLE Marius – 23 ans
- GAUFFRE Jean – 22 ans
- GORSE Maurice – 27 ans
- MAERTE Roger – 18 ans
- RIOS Antonio – 22 ans
- ROVALI Pacifique – 25 ans.

Chacun d'eux a rejoint le caveau familial.

Les deux « inconnus » dont les familles ignorent toujours qu'ils ont été abattus à nos portes, reposent depuis lors dans l'ancien cimetière, au pied de la grande croix de pierre, face à l'entrée.

Max Cyprien, quant à lui, bénéficia d'un réseau d'entraide exemplaire et ne fut jamais repris par les Allemands ; ceux-ci, par bonheur pour Pérignat et ses habitants, n'apprirent semble-t-il jamais qu'une de leurs victimes manquait à l'appel.



Inauguration du monument aux morts de Lachat.

Peu de temps après la fin de la guerre un monument fut érigé à l'emplacement de la tragédie. Il fut inauguré par un responsable de la Résistance d'Auvergne, en présence, bien sûr, de Max Cyprien qui y déposa la première gerbe.



Max Cyprien lors de la première commémoration.

Le 12 octobre 1950, le Tribunal militaire de Lyon, où Max Cyprien a déposé comme témoin, condamne deux des auteurs de l'exécution :

- Robert Roth à la peine de mort ; il sera exécuté peu de temps après ;

- Grunewald aux travaux forcés à perpétuité.

Quant à leurs complices, dont plusieurs furent condamnés par contumace, il semble qu'ils n'aient jamais été retrouvés...

A la libération, Max Cyprien s'engagea pour la durée de la guerre ; il retrouva ensuite son emploi à la Banque de France, à l'issue duquel il goûta les joies de la retraite à Clermont-Ferrand.

Il fut fidèle jusqu'à sa mort aux hommages rendus à ses camarades disparus, ainsi qu'à l'amitié qui le liait à ses sauveteurs.

Ce recueil a été réalisé grâce aux éléments suivants :

- les témoignages de :
 - . Guy Seguin
 - . Jean Astruc
 - . Gilbert Fouillit
- un enregistrement privé ;
- un entretien accordé par Max Cyprien au journal « La Montagne » le 20 mai 1980 ;
- des photographies aimablement communiquées par Guy Seguin et Gilbert Fouillit ;
- et les ouvrages suivants :
 - . « *L’Auvergne dans la tourmente 1939 – 1945* »
d’Eugène Martres,
 - . « *Clermont-Ferrand à l’heure allemande* »
de John F. Sweets.

-o-o-o-

Imprimé par mes soins – Mars 2004